

mante et sainte, et tellement au-dessus de lui, que sa prétention d'être aimé d'elle, d'être son mari, lui était apparue tout à coup comme une sorte de folie sacrilège.

—Oh ! mon Dieu, dit-elle, quelle idée vous faites-vous donc de moi ?... C'est effrayant !... au contraire, je me croyais trop simple, trop terre-à-terre pour vous ; je me disais que vous deviez aimer les passions romanesques, les grandes aventures... vous en avez un peu la mine, et même la réputation... et je suis si peu une femme comme cela !

Sur cette légère invite, il lui dit deux mots de sa vie passée, banalement orageuse, et qui ne lui avait laissé que désenchantements et dégoûts. Cependant, jamais, avant de l'avoir rencontrée, la pensée de se marier ne lui était venue ; en fait d'amour comme en fait d'amitié, il avait toujours eu l'imagination éprise d'un certain idéal, un peu romanesque en effet, et il avait cru de ne pas le trouver dans le mariage. Il avait pu le chercher ailleurs, dans les grandes aventures, comme elle disait ; mais il aimait l'ordre et la dignité de la vie, et il avait le malheur de ne pouvoir vivre en guerre avec sa conscience. Telle avait été sa jeunesse troublée.

—Vous me demandez, poursuivit-il avec effusion, pourquoi je vous aime... Je vous aime parce que vous seule avez mis d'accord dans mon cœur deux sentiments qui se l'étaient toujours disputé avec de cruels déchirements, la passion et l'honnêteté. Jamais, avant de vous connaître, je n'avais cédé à l'un de ces sentiments sans être horriblement misérable par l'autre. Ils m'avaient toujours paru inconciliables. Jamais je n'avais cédé à la passion sans remords ; jamais je ne lui résistais sans regret. Fort ou faible, j'ai toujours été malheureux et torturé... Vous seule m'avez fait comprendre qu'on pouvait aimer à la fois avec toute l'ardeur et toute la dignité de son âme, et je vous ai choisie parce que vous êtes aimante et que vous êtes vraie, parce que vous êtes belle et que vous êtes pure, parce que vous êtes le devoir et le charme, l'amour et le respect, l'ivresse et la paix... Voilà pourquoi je vous aime... Voilà quelle femme, quel ange vous êtes pour moi, Clotilde !

Elle l'écoutait, à demi penché, aspirant ses paroles, et montrant dans ses yeux une sorte d'étonnement céleste.

Mais il semble—qui ne l'a éprouvé ?—que le bonheur humain ne puisse toucher certains sommets sans appeler la foudre.—Clotilde, au milieu de son extase, frémit tout à coup et se dressa. Elle venait d'entendre un cri étouffé, qui fut suivi du bruit sourd d'une chute. Elle courut, ouvrit la porte, et vit à deux pas dans le salon voisin Julia étendue sur le parquet.

Elle comprit que l'enfant, au moment d'entrer, avait saisi quelques-unes de leurs paroles, et que la pensée de voir la place de son père occupée par un autre, la frappant ainsi sans préparation, avait bouleversé jusqu'au fond cette jeune âme passionnée. Clotilde la suivit dans sa chambre, où on la porta, et voulut rester seule avec elle. Tout en lui prodiguant les soins, les caresses, les baisers, elle n'attendait pas sans une affreuse angoisse le premier regard de sa fille. Ce regard se fixa sur elle d'abord avec égarement, puis avec une sorte de stupeur farouche ; l'enfant la repoussa doucement ; elle se recueillait, et, à mesure que la pensée s'affermissait dans ses yeux, sa mère y pouvait lire une lutte violente de sentiments contraires.

—Je t'en prie, je t'en supplie, ma petite fille ! murmurait Clotilde, dont les larmes tombaient goutte à goutte sur le beau visage pâle de l'enfant.

Tout à coup Julia la saisit par le cou, l'attira sur elle, et, l'embrassant follement :

—Tu me fais bien mal, dit-elle, oh ! bien mal ! plus que tu ne peux croire ; mais je t'aime bien... je t'aime bien ! je veux t'aimer... je veux ! je veux toujours... je t'assure !

Elle éclata en sanglots, et toutes deux pleurèrent longtemps, étroitement attachées l'une à l'autre.

M. de Lucan avait cru devoir cependant envoyer chercher la baronne de Pers, à laquelle il tenait compagnie dans le salon. La baronne, en apprenant ce qui se passait avait montré plus d'agitation que de surprise :

—Mon Dieu, je m'y attendais, mon cher monsieur ! Je ne vous l'avais pas dit, parce que nous n'en étions pas là... mais je m'y attendais parfaitement ! Cette enfant-là tuera ma fille... Elle achèvera ce que son père a si bien commencé... car c'est un pur miracle si ma fille, après tout ce qu'elle a souffert, a repris comme vous la voyez ! Je les laisse ensemble... Je n'y vais pas... Oh ! mon Dieu, je n'y vais pas... D'abord, j'aurais peur de contrarier ma fille, et puis je sortirais de mon caractère, très certainement.

—Quel âge a donc mademoiselle Julia ? demanda Lucan, qui conservait dans ces pénibles circonstances sa courtoisie tranquille.

—Mais elle va avoir quinze ans... et ce n'est pas malheureux, par parenthèse, car enfin, entre nous, on peut espérer qu'on en sera soulagé honnêtement dans un an ou deux. Oh ! elle se mariera facilement, très facilement, soyez sûr. D'abord, elle est riche, et puis enfin, quoi ! c'est un joli monstre... on ne peut pas dire le contraire, et il ne manque pas d'hommes qui aiment ce genre-là !

Clotilde les rejoignit enfin. Quelle que fût son émotion intérieure, elle paraissait calme, n'ayant rien de théâtral dans sa manière. Elle répondit simplement, d'une voix basse et douce, aux questions fiévreuses de sa mère : elle demeurerait persuadée que ce malheur ne serait pas arrivé, si elle eût pu apprendre elle-même à Julia avec quelques précautions l'événement que le hasard lui avait brusquement révélé. Adressant alors à M. de Lucan un triste sourire :

—Ces misères de famille, monsieur, lui, dit-elle, ne pouvaient entrer dans vos prévisions, et je trouverai tout naturel que vos projets en soient modifiés.

Une anxiété expressive se peignit sur les traits de Lucan.

—Si vous me demandez de vous rendre votre liberté, dit-il, je ne puis que vous obéir ; si c'est votre délicatesse seule qui a parlé, je vous atteste que vous m'êtes encore plus chère depuis que je vous vois souffrir à cause de moi, et souffrir si dignement.

Elle lui tendit sa main, qu'il saisit en s'inclinant.

—J'aimerais tant votre fille, dit-il, qu'elle me pardonnera.

—Oui, je l'espère, dit Clotilde ; cependant, elle veut entrer dans un couvent pour y passer quelques mois, et j'y ai consenti.

Sa voix trembla, et ses yeux se mouillèrent.

—Pardonnez-moi, reprit-elle, je n'ai pas encore le droit de vous donner tant de part à mes chagrins. Puis-je vous prier de me laisser avec ma mère ?

Lucan murmura quelques paroles de respect, et se retira. Il était bien vrai, comme il l'avait dit, que Clotilde lui était plus chère que jamais. Rien ne lui avait inspiré une si haute idée de la valeur morale de cette jeune femme que son attitude pendant cette triste soirée.